

UN TOPOS, LA FUITE DES JOURS, LA FUITE DU TEMPS

UNE FIGURE D'ANIMATION : LA PERSONNIFICATION

Anna de Noailles, *Il fera longtemps clair ce soir, Le cœur innombrable, poèmes Calmann-Lévy, 1951*

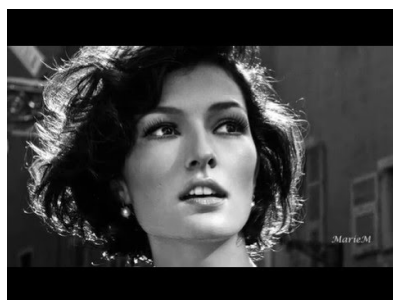
Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent,
La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,
Et les arbres, surpris de ne pas voir la nuit,
Demeurent éveillés dans le soir blanc, et songent...

Les marronniers, sur l'air plein d'or et de lourdeur,
Répandent leurs parfums et semblent les étendre ;
On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre
De peur de déranger le sommeil des odeurs.

De lointains roulements arrivent de la ville...
La poussière, qu'un peu de brise soulevait,

Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle revêt,
Redescend doucement sur les chemins tranquilles.

Nous avons tous les jours l'habitude de voir
Cette route si simple et si souvent suivie,
Et pourtant quelque chose est changé dans la vie,
Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir...



<https://youtu.be/ojNngpFxd5Q>

Nara Noïan, *Dis quand reviendras-tu ?*



Pissarro

ANALYSER LE TEXTE

Qualifiez le texte : c'est un texte lyrique, mais d'un lyrisme délicat. Cela ressemble à une description, d'une route « si simple », une route familière (si souvent suivie).

Vous avez peu d'effets de manche, le texte est simple. Mais vous avez une personnification autour des arbres.

Et les arbres, surpris de ne pas voir la nuit,
Demeurent éveillés dans le soir blanc, et songent...

Ils sont là en lieu et place des hommes et femmes liés à la voix poétique, ils la figurent. Ces arbres sont revêtus de poussière comme d'un vêtement.

La poussière est elle aussi enveloppée d'une figure d'animation. Elle habille les arbres, mais elle les dévêt aussi, les laissant nus, et elle redescend comme le ferait un être humain.

On a donc une figure de personnification qui « mute » et passe de l'arbre à la poussière, qui est alors l'élément qui figure ceux qui utilisent ce chemin, qui devient « route » dans le dernier quatrain.

Entre ces deux personnifications qui animent le texte, aux quatrains I et III, on a au contraire au quatrain II l'expression d'une immobilité, que tout se fige. Les arbres deviennent des marronniers, qui étendent leurs odeurs et que l'on n'ose déranger : « on n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre ».

Tout est fait pour restituer cette impression épiphanique d'un temps « suspendu », arrêté. Le temps de prendre conscience de sa fuite.

Le quatrième quatrain évoque de nouveau le sens de la vue (après celui de l'olfaction massivement mobilisé dans le deuxième quatrain).

Tout semble comme d'habitude, « et pourtant », quelque chose a changé, la conscience du temps qui passe et qui ne reviendra jamais.

Sous la description apparente d'une soirée de juin, (vraisemblablement), il y a la description d'un état de conscience aigu, qui semble à la fois très long, et paradoxalement qui est un « instant ».

C'est toute la question du temps objectif et du temps « vécu », de la durée subjective qui est restituée dans ce texte.

VERS LE COMMENTAIRE COMPOSE

Le temps et la conscience de son « passage ».

Un lyrisme délicat

Une apparente simplicité : une description ?

Une profondeur existentielle : le temps irréversible

Conclusion : un thème philosophique qui trouve ici une illustration magnifique. La dimension irréversible du temps apparaît dans un texte qui s'allonge comme les jours, s'immobilise et reprends sa course avec une conscience nouvelle et approfondie : « nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir ». Ce moment-là ne se reproduira plus... Une approche très « proustienne »